



MUSIQUES

## Arthur Grumiaux, 'Alchimiste

*Grumiaux nous a quittés. Mais les légendes ne meurent jamais. Au-delà du silence, la musique.*

« J'aimerais encore enregistrer le concerto de Sibelius, le Bartok et le double de Brahms que j'aime tant. »

Inutile de remuer le fer dans la plaie. Depuis un poisseux jeudi d'octobre dernier, on sait qu'Arthur Grumiaux ne réalisera pas ses ultimes rêves. Mais ce n'est pas de grandiloquence. Il aurait détesté cela, car l'homme était la musique même.

« L'essentiel, disait-il, c'est de ne pas se croire arrivé, jamais. » Dieu sait tant qu'il aurait pu le croire, ce violoniste — non, décidément : il faut être musicien, tout naturellement — et vraiment comme les autres, unanimement reconnu et fêté comme le meilleur mozartien de sa génération, et de son époque. Grumiaux peut-être était dans ce monde indissociable mais tellement accessible. Mais à bas les étiquettes : ce grand homme pouvait se permettre de jouer à peu près tout. Sa recette, c'était simple : spontanéité, intuition, naturel, simplicité, humilité aus-

si... La même en définitive que ses chers complices de toujours : Dinu Lipatti et Clara Haskil, frère et sœur en dignité. Loin de se servir de la musique, ils n'ont, tous trois, jamais rien fait d'autre que la servir.

Certes, le souvenir est dangereux : comme le dit le poète, il est toujours joliment le temps passé. Mais prétendre que Grumiaux fut le musicien le plus attachant de notre siècle, est-ce vraiment enjoliver les choses ? Après tout, il n'aura pas fallu attendre sa mort pour placer en tête de la liste pour l'île déserte ses fameuses et trop rares sonates de Mozart ou de Beethoven enregistrées avec la grande Haskil. Un duo à jamais gravé dans la mémoire, dans le cœur plutôt, alchimie étrange qui fait que deux personnes n'en forment plus qu'une.

Mais à force de sans cesse placer sur un piédestal ces enregistrements miraculeux, on avait peut-être fini par oublier que Grumiaux pouvait aborder avec un égal bonheur bien d'autres rivages. C'est pourquoi il faut se réjouir

de voir reparaître, lasérésés pour l'éternité, trois enregistrements qui, on l'espère, ne sont que les prémisses d'un hommage de plus grande envergure.

Sans doute, l'histoire ayant la fâcheuse tendance de repasser les plats, le musicien n'eût-il pas toujours les orchestres et les chefs qu'il aurait mérités. Comme Haskil, encore elle. Et puis, il faut bien avouer que, même si elle est un cheval de bataille, la Symphonie Espagnole de Lalo ne représente évidemment pas le chef-d'œuvre vanté par certains. Mais c'est là, justement, que réside le miracle Grumiaux : cette partition imbuvable sous tant d'autres archets, il la rendait — presque — totalement digeste. Allez comprendre pourquoi.

Et c'est pareil pour ces concertos de Vieuxtemps qui, contrairement à ce qu'ont prétendu des critiques dotés d'une bien courte (ou sélective ?) mémoire n'ont pas dû attendre Itzhak Perlman, cet autre alchimiste, pour retrouver leur vie propre. Quant au célèbre poème de Chaussou, il reste, lui aussi, sinon la référence absolue, du moins l'une des versions les plus indispensables. On a gardé pour la bonne oreille ce qui paraît être l'apport le plus intéressant de ces compacts. Le redoutable « Tzigane » de Ravel, qui prouve, si nécessaire, que Grumiaux pouvait être aussi un technicien hors pair.

Et surtout, surtout ; les trois sonates B.w.v. 1001, 1003 et 1005 pour violon seul de Jean-Sébastien Bach. Bien sûr, en l'espace d'un quart de siècle, à la suite des Leonhardt et autres Harnoncourt, on en a découvert sur le Cantor. Il n'empêche : lorsqu'on se promène sur de tels sommets, purement musicaux, ce ne sont pas quelques trouvailles musicologiques qui risquent de faire retoucher terre. Et on vous fiche notre billet que même les baroqueux qui déclament désormais l'Évangile selon Saint Sigiswald (Kuijken bien sûr, et ils ont raison !) ne pourront que s'incliner devant cette interprétation littéralement inattaquable. Tant il est vrai qu'à l'instar d'un autre grand de notre siècle, Arthur Grumiaux aurait pu s'écrier, si sa modestie proverbiale ne l'en avait empêché : « Je ne cherche pas, je trouve. »

DIDIER CHATELLE ■

P.-S. un tantinet croquignolet : ces C.D. Philips (réf. 416879.886 et 889-2) poussent très loin une logique pour le moins curieuse. Sous prétexte, sans doute, que la plupart des pochettes de disques sont totalement illisibles, on n'a pas cru bon devoir les traduire. L'histoire ne dit pas à partir de quel montant d'achats l'éditeur offre en prime un Assimil... japonais !

GRUMIAUX, Arthur

*Le Vif - L'Express - 20 / 2 / 87*